

DOSSIER DE PRESSE

Loves me

Loves me not (77 min)

Un film de Fabienne Abramovich



Sommaire

PARTENAIRES	page 3
FICHE ARSTISTIQUE	page 4
PITCH	page 5
NOTE D'INTENTION	page 6
SYNOPSIS	page 7
ENTRETIEN avec F.Abramovich	page 8-10
PRESSE	page 11-21
FILMOGRAPHIE METALproductions	page 22
REALISATRICE	page 23-27
EXPLOITATION	page 28

Avec le soutien de la



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral de l'intérieur DFI
Office fédéral de la culture OFC

ERNST GÖHNER
STIFTUNG



Radio Télévision
Suisse

... SUBVENTIONNÉ
... PAR LA
VILLE DE GENÈVE



ADOKfilms
distribution

Fiche artistique

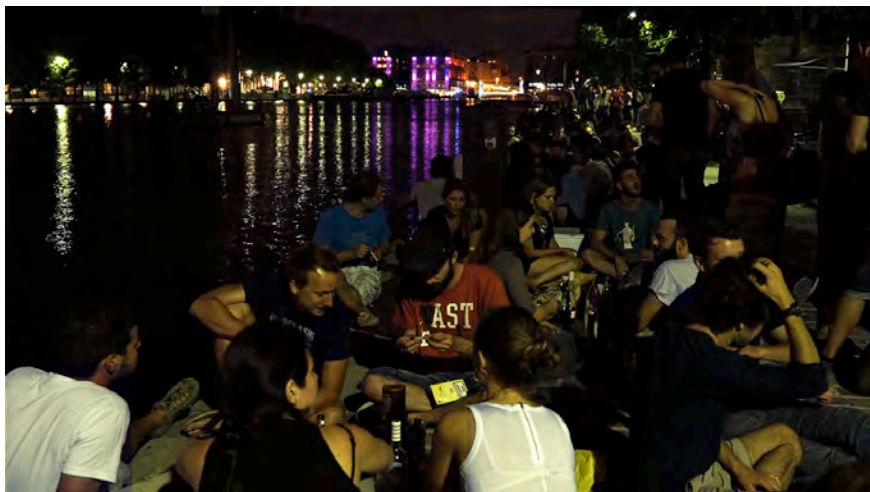
Titre	Loves me, Loves me not - <i>Un peu, beaucoup, passionnément</i>
Genre	Documentaire cinéma (Tournage HD)
Durée	77 minutes
Formats d'exploitation	DCP-HDCAM-DVD / ratio 1.77
Version originale	Français / sous titres Anglais / Allemand / Italien
Réalisation	Fabienne Abramovich
Scénaristes	Fabienne Abramovich - Michel Coulon
Production	METALproductions - Claude Evelyne Grandjean
Productrice déléguée	Fabienne Abramovich
Assistante de production	Patricia Candido Trinca - Vanja Baumberger
Monteuse	Fabienne Abramovich (Conseil au montage Michel Coulon - Elisabeth Waelchli)
Mixage	Le bruit qui court - Martin Stricker
Consultant image	Milivoj Ivkovic
Etalonnage	Colorgrade - Rodney Musso
Assistant Etalonnage	Kinolab - Fabien Meyrier
Graphisme et Générique	Laure Charousset (Colorgarde)
Transcription	Vanja Baumberger, Cramella Lavoro, Irina Dinbergs, Manon Pulver
Traductions Anglaise	Chloé Genest-Brunetta et Peter Entell
Traduction Allemande	Régina Bölsterli et Maria Gans
Traduction Italienne	Luca Carropo
Sous-titrages	Anglais - Piero Clémento Raggio Verde Roma
Dessin affiche	Gérald Hermann
Graphiste Affiche	Michel Diamant
Comptable	Maria Casares
Distribution Suisse	ADOK Films

METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

Pitch

À PARIS, LA NUIT TOMBÉE, DES CENTAINES DE GENS
SE RETROUVENT AU BORD DU CANAL DE L'OURCQ,
VENUS S'ASSEOIR PRÈS DE L'EAU
POUR NE PARLER QUE D'UNE CHOSE (OU PRESQUE), D'AMOUR.



Note d'intention

DEFENDRE L'AMOUR COMME UNE EXPERIENCE EMPIRIQUE, UNIQUE ET IMPOSSIBLE A REDUIRE.
REVENDIQUER L'AMOUR COMME REGISTRE DE L'AVENTURE INTIME.
INVESTIR L'IDEE QUE LE DESIR DEPASSE LE SAVOIR

Dès le printemps, des milliers de personnes envahissent l'espace public et prennent d'assaut les berges des canaux qui traversent la ville de Paris. Les gens viennent en masse pour se rencontrer, échanger avec une grande liberté et spontanéité. Ce phénomène de société me fascine et l'endroit est intense. C'est beau, fort, émouvant.

Un temps (la nuit) et un lieu donné (bord de l'eau à Paris) ainsi que l'approche lors du tournage permettent d'obtenir des scènes intimes, déconcertantes et brutes, avec un contenu dramatique dans les échanges entre protagonistes. Les mots semblent dissiper la douleur et, l'espace d'un instant, certains s'improvisent philosophes.

Aucun dialogue n'est écrit à l'avance mais c'est bien le temps passé avec chaque protagoniste qui permet d'installer la confiance nécessaire au naturel et l'aisance des personnes filmées. De l'intimité, mais nul voyeurisme dans le dispositif pensé volontairement proche des corps et des visages.

Je recherche l'épure au travers du montage afin de mettre en évidence le détail de ce qui constitue le lien et en particulier le lien amoureux. Les scènes sont choisies en fonction de leur potentiel dramatique tout en respectant l'intégrité de la parole de chaque intervenant-e. Je découpe les dialogues comme on le fait pour une fiction afin d'en dégager la force de l'échange et générer la tension nécessaire à l'élaboration du récit. Les transitions entre les séquences permettent d'insuffler des respirations temporelles avec des ouvertures sur ce lieu pour le moins cinématographique. Parfois grave, souvent drôle, mais jamais cynique, le ton du film est bienveillant.

Il s'agit également d'investir pleinement une prise de risque poétique et esthétique au travers des éléments qui constituent ce film documentaire.

Synopsis

Une nuit d'été, au bord de l'eau (canal de l'Ourcq à Paris), des hommes et des femmes parlent d'amour, sans qu'aucun commentaire ne les accompagne. Entre petits riens quotidiens et philosophie amoureuse, ils échangent de manière spontanée, sans se préoccuper de la caméra. Ils, elles, parlent de leurs attentes, leurs doutes, leurs émotions.

Tantôt passionnés ou lyriques, tantôt cocasses ou teintés d'humour, leurs propos sont la plupart du temps intimes. Les dialogues, imbriqués, entrelacés, constituent le matériau brut du film. Certains mots serviront de marqueurs dramatiques: quelques expressions, reprises par écrit, orchestreront la structure et la progression du film. «Loves me Loves me not» est un film sur la parole sublimée et, quoi qu'il arrive, irrémédiablement subjective.

Le spectateur découvre une dizaine de couples, amants ou amis, parmi lesquels: Etienne et Pauline au moment où l'équilibre de leur relation bascule - Louise donne des conseils tactiques à Marie au début d'une histoire d'amour - Gabriel écoute avec bienveillance son ami Pierre énumérer ses déconvenues sentimentales - Anne fait une description technique du clitoris - Un jeune militaire cherche à persuader sa compagne de «lui» faire un enfant. Puis, un tonitruant quatuor de jeunes garçons jubilatoires pousse l'expérience des échanges à la limite de la théâtralité. Pour finir, deux Sud-Américaines, follement amoureuses l'une de l'autre, se font des serments et suspendent le temps par l'intensité de leur présence.

Un seul personnage traverse le film de bout en bout: Paolo. Il rencontre au bord du canal quelques inconnu(e)s avec qui il improvise une discussion. À la fin du film, Paolo quitte la foule du canal et tente sans véritable succès d'établir un contact avec une femme, Chloé. Musicale et quasi muette, la scène échappe à tout naturalisme. Les corps ondoient, nonchalants et sensuels, dans une sorte de parade chorégraphique dont on capte l'instant T de la rencontre.

Ce n'est qu'à l'épilogue que la lumière du jour crève la nuit. On découvre le canal un matin d'hiver, sous la neige. Les mouettes survolent le canal. Il n'y a bientôt plus que ces oiseaux dans le ciel blanc et la voix de Stéphane Hessel nous donne à entendre les derniers vers du poème d'Apollinaire: «Sous le pont Mirabeau».

Après *Liens de sang* et *Dieu sait quoi*, voici dans ce nouveau documentaire, une importante nouveauté, l'introduction d'une part de subjectivité?

Oui, et c'est pour cette raison que j'ai demandé à Michel Coulon de participer à l'écriture du film. Il connaît bien mon travail, et ses qualités de scénariste sont un appui et une richesse pour ce projet. Bien que je parte de scènes prises sur le vif et issues de la réalité, pour la première fois, s'est imposée une forme plus poétique. Quand on est dans une histoire d'amour, en cours, à venir, projetée, fantasmée, on projette beaucoup sur l'autre, qui n'est jamais tout à fait ce que nous aimerions qu'il soit. Et c'est bien ce mouvement-là, l'invention de l'autre, la part très puissante de subjectivité qui fait que chaque histoire d'amour est particulière. C'est peut-être aussi cela la quête amoureuse, une petite fiction dans sa propre vie. Les protagonistes, eux sont de vrais amoureux.

Comment est né ce projet ?

Cela faisait quelque temps que trottait dans ma tête une envie très forte de suivre des gens avec ma caméra dans la rue, et de laisser faire le hasard. A l'origine, il y a probablement cette sensation qui remonte à mon enfance: un puissant sentiment de vie m'envahissait en regardant les gens autour de moi, je me disais qu'un jour nous aurions tous disparu, eux, moi.... Cette disparition m'a toujours procuré une sensation étrange, un trouble pour notre condition commune, là, au présent. Et finalement ce mouvement vers les autres, c'est déjà le début peut-être de l'amour.

Nous allons enfin en savoir davantage sur l'amour ?!

Non, ce qui peut arriver au spectateur, c'est de se retrouver au travers des protagonistes. Disons que nous allons chercher dans la réalité ce que l'amoureux y met – ou y trouve ! Il s'agit donc moins de l'amour que d'une part de projection inhérente à toute histoire d'amour. Pourquoi il nous est donné d'aimer, ça on le sait pas vraiment non plus. La parole est ce vecteur premier, c'est un film sur les mots en quelque sorte.

Il y aurait à la quête amoureuse quelque chose qui nous approche de la mort ?

Ce film est une quête et les protagonistes en sont les héros. Pas de thèse, ni de grandes vérités sur l'amour. Je privilégie une approche sensorielle y compris pour la construction dramatique qui ne passe pas par une composition psychologique des personnages ou un récit avec des événements spectaculaires. Il s'agit d'une trame qui s'articule avec une progression sensible qui nous amène à la nostalgie. Oui, je crois que la quête amoureuse est une manière de conjurer la mort. Nous avons besoin de l'autre et de nous assembler. De fait, les romans sont truffés d'amants qui désirent mourir ensemble.

Le corps, dans ce mouvement que le film cherche à saisir, il semble que la chorégraphie soit aussi convoquée ?

Oui, sans doute que mon métier de chorégraphe est davantage mis à contribution dans ce film que dans les précédents. Bien sûr le corps est convoqué dans le film de manière suggestive au travers d'une marche l'un vers l'autre d'un homme et d'une femme. La manière dont l'amour habite les corps. Le corps comment ? J'ai évidemment envie de répondre à cette question mais de manière sobre. La marche d'une personne vers une autre est une forme épurée.

En parlant d'amour et de corps, on se pose évidemment la question de la sexualité ?

J'aimerais parler de la sexualité sans montrer le sexe, non parce que je veux l'éviter, cela ne me pose pas de problème en soi, mais parce que ce n'est pas la question ici, au contraire. Il me semble que plus on s'approche de ce «faire» l'amour, moins on le voit, sans doute parce que tout s'arrête à ce que l'on voit justement. Montrer la sexualité n'est pour moi pas la réponse, en tout cas pas dans sa représentation littérale. L'amour serait donc encore ailleurs, les mots et un visage sont souvent bien plus dévêtus qu'un corps ne peut l'être en étant nu.

Propos recueillis par Manon Pulver



METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

LE TEMPS - Alexandre Demidoff - 28 octobre 2016

FABIENNE ABRAMOVICH, UN AMOUR DE CINEASTE



© Thierry Parel

Fabienne Abramovich, toute une génération d'amoureux sur l'écran.
La cinéaste franco-suisse signe avec «Loves me, Loves me not» le portrait passionnant d'une génération d'amoureux.

METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

LE TEMPS (suite) - [Alexandre Demidoff](#) - 28 octobre 2016

Tête-à-tête

Sur le canal de l'Ourcq, le babil des amants. C'est l'été et Paris est une fête. Des garçons, des filles, marivaudent sur la berge. Ce sont les fiancés de la Seine, ils tâtonnent sur les pavés du désir, s'enflamment soudain comme un 14 juillet. Voyez ces cousines de Carmen: ces deux Espagnoles ont 20 ans, elles s'aiment à la vie à la mort, comme dans un poème de Lorca. Voyez plus loin cette bande d'ados, des chamailleurs qui jouent les matadors, qui font des vagues avec l'écume de leurs conquêtes. Tous ces personnages offrent leur cœur et un peu plus dans *Loves me, Loves me not*, documentaire vibrant, c'est-à-dire follement romanesque signé de la Genevoise Fabienne Abramovich.

Comme la fée Mélusine

Elle vous attend, justement, dans un bistrot genevois qui a un air de quartier latin. Vous l'apercevez de loin, par la baie vitrée, cérémonieuse comme une ballerine dans son manteau de laine, assise devant une infusion menthe. Sa chevelure cendrée évoque la fée Mélusine, mais cette fée a mille plaies secrètes. Elle a beaucoup dansé sur les scènes romandes, dans les années 1980-1990, beaucoup dénoncé, souvent marqué. En 1993, elle évoque le cauchemar bosniaque, ces milliers de familles dévastées: seule en scène, les yeux fermés, elle passe comme un spectre dans *La Danse des aveugles*, cernée par les images des camps nazis et par celles des orphelins d'une Yougoslavie en morceaux.

Le canal de l'Ourcq s'impose à elle

D'où vient ce *Loves me, Loves me not*? D'un état d'âme qui persiste, raconte-t-elle. La mort d'un ami d'abord, le deuil et ses flâneries, les méditations sur ce qui nous attache aux êtres. Fabienne Abramovich se faufile ainsi dans la foule, à Genève ou à Paris, sa ville natale, se laisse captiver par un visage, en invente le roman. Dans *Dieu sait quoi*, son premier documentaire en 2004, elle dévisageait des vieillards au parc des Buttes Chaumont: ces hivernaux parlaient de ce spectacle parfois burlesque qu'est une vie vue du banc. «Je cherchais un lieu où on parle librement de soi, des autres, dit-elle. J'ai pensé au bord du lac à Genève, au squat de l'îlot 13. Mais ça n'allait pas. Un jour, je me promène à Paris, le long du canal de l'Ourcq, c'était bourré de jeunes pique-niquant, refaisant le monde, s'embrassant. J'écoutais les bribes de leurs conversations, c'était merveilleux. J'avais enfin trouvé la scène où se déroulerait mon film. J'avais un autre désir: tourner de nuit, parce que c'est le moment où toute chose incongrue prend un air de joie.»

Les nuits mauves

On imagine ces nuits mauves. Fabienne Abramovich range sa chevelure de Mélusine sous une casquette de joueuse de baseball. Elle traîne une charrette de vieille dame avec à son bord un bric-à-brac de cinéaste: lampes, caméra, micros, etc. A ses côtés, sourcille parfois Michel Coulon, le complice qui est aussi co-scénariste du film. Elle s'approche d'un couple avec ces mots: «Pardonnez-moi, je fais un film sur l'amour. Je voudrais que vous me parliez de vous, de ce que vous espérez.» Certains déclinent. Beaucoup acceptent. Elle passe alors la nuit avec ces élus. Quatre étés d'affilée, elle chasse ainsi les amoureux. Les règles du jeu? Ne pas poser de question, ne pas jouer la journaliste. Fixer le cap et laisser voguer les âmes. Mais aussi cadrer de près ces inconnus, histoire de ne rien perdre de leur silence. *Loves me, Loves me not* est une suite d'impromptus: le ciel tonne et deux envoûtés transforment une couverture en tipi; un groupe de musiciens s'épanche et c'est une salsa qui s'improvise au bord de l'eau. Tout est aléa et vérité d'un soir. C'est la beauté de ce film, de fêter l'aveu sans céder au discours, de voyager léger sans perdre de vue la perspective, de vous rendre mutin et soudain plus aimant.

Vadrouiller dans les plis de l'hiver

Sur la rive du film, vous vadrouillez avec Fabienne jusque dans les plis de l'hiver. Une voix d'autrefois, merveilleusement tannée, prononce alors un fameux poème: «Sous le pont Mirabeau coule la Seine/Et nos amours/Faut-il qu'il m'en souvienne/La joie venait toujours après la peine.» C'est le timbre de Stéphane Hessel, le grand résistant, l'ambassadeur de France, le sage vénéré sur le tard. On fait remarquer à Fabienne qu'Apollinaire, c'est très beau, mais un peu cliché. Elle rétorque que le discours amoureux n'est que fugue et variations.

Vous dévisagez Fabienne Abramovich: avec son manteau laineux couleur sable, ses mitaines aux doigts, ses pupilles perçantes, elle ressemble à une diseuse de bonne aventure. «Rien ne m'a été donné, je me suis construit une destinée», glisse-t-elle. Son père est kabyle, sa mère française. Son beau-père lui donnera son nom. Sa grand-mère l'élèvera. Petite, elle voudrait faire de la danse. Elle fera de la gymnastique à un niveau élevé. Mais aussi du judo. Si elle rallie Genève, si elle y danse enfin, c'est qu'un amoureux l'y a attiré.

Exercer le lâcher-prise

Loves me, Loves me not est sa façon de saluer une jeunesse qui l'a quittée, note-t-elle. «Ce que j'ai voulu, c'est que les couples soient eux-mêmes, qu'ils aient l'évidence du pli d'un livre comme dit le philosophe Michel Serres, qu'ils ne composent pas. Ce lâcher prise, c'est ce que j'ai appris comme danseuse.» Sous le pont Mirabeau, elle musarde souvent, le poème à la bouche: «Vienne la nuit sonne l'heure/Les jours s'en vont je demeure.» Les enfants d'Apollinaire chérissent le courant.

LE PETIT BOUDOIR DE FABIENCE ABRAMOVICH

Documentaire - La chorégraphe a filmé l'amour à travers la parole dans un film singulier, «Loves Me, Loves Me Not».



Image: Laurent Guiraud

TRIBUNE DE GENEVE - Pascal Gavillet – 19 sept.2016

La chorégraphie mène à tout, et même au cinéma. Depuis 2004, Fabienne Abramovich signe aussi des films. *Dieu sait quoi*, *Liens de sang* en 2008 et aujourd'hui *Loves Me, Loves Me Not*. Un documentaire qui parle d'amour – on y voit des gens, plutôt jeunes, échanger sur l'amour au bord de l'eau la nuit –, bien sûr, mais procède d'abord d'une construction d'ordre scénaristique. «C'est un film autour de la parole d'amour, de la quête de l'autre», commente la cinéaste. «Mais pour le faire, il était nécessaire, comme pour une chorégraphie, d'avoir un temps et un lieu donnés.» Ce lieu, ce sera le bord de la Seine, vers le canal Saint-Martin. Et le temps, celui de la nuit, moment où la parole se libère davantage. «C'est une sorte de petit boudoir philosophique autour d'échanges qui n'ont l'air de rien. Mais pour le réaliser, cela m'a pris deux ans d'écriture. J'ai d'abord commencé à chercher à Genève mais rien ne me convenait. A Paris, vers le canal Saint-Martin, cela fait plusieurs années que les gens se retrouvent. C'est une agora. On échange sur tout et rien. Et puis la nuit offre une intimité que le jour ne présente pas.»

Au cœur de la démarche de Fabienne Abramovich, l'écriture demeure primordiale. «J'écoute les gens puis je construis. Pour les filmer, j'ai un petit tabouret, ma caméra, et je décide moi-même des champs-contrechamps. Ensuite, chaque couple filmé possède son propre langage. Lorsqu'ils parlent, ils ne s'inquiètent pas des silences, qui sont mes meilleurs alliés. Pour les mettre en confiance, j'attends quelques minutes. Mais si je sens que je risque de les interrompre, je n'y vais pas.» Ce singulier processus d'écriture est à découvrir dès demain en salle.

24 HEURES - Boris Senff - 27 sept.2016

Gros plan sur l'amour

Avec son roman épistolaire Les liaisons dangereuses, Laclos avait inventé un procédé ingénieux, mais il s'agissait de littérature. Devant la caméra, l'acte se réduit trop souvent à sa caricature. Mieux vaut donc en parler, même si cette inclination est souvent perçue avec méfiance. Dans Loves Me, Loves Me Not, présenté cette année à Visions du Réel et repris par le Zinéma lausannois, la réalisatrice Fabienne Abramovich en a pris le parti et s'est promenade au bord du canal Saint-Martin à Paris, pour recueillir en soirée les conversations d'intervenants plutôt jeunes. La confiance qu'elle a su gagner s'avère exemplaire et dévoile des propos d'une verdeur inhabituelle. On aime. B.S.

24 HEURES - Boris Senff - avril 2016

A Visions du Réel, le monde se regarde par les chemins de l'intime. L'amour, toujours...

Fabienne Abramovich, elle, a peaufiné Un peu, beaucoup, passionnément pendant six ans. Arpentant les bords de Seine à Paris pendant la belle saison, elle a cherché à capter ces discussions entre amis où l'amour se décrit sur le ton de la confiance. La confiance qu'elle a su gagner avec des inconnus souvent très jeunes s'avère exemplaire et dévoile une carte du tendre contemporaine inédite, à des lieues des schémas des magazines féminins. La passion existe toujours, ce film l'a rencontrée.

VISIONS DES JEUNES - Saskia Zibilich - avril 2016 -

«Comment décrire le festival Visions du Réel »?

« ...Notons que les films offrent également, outre la fonction documentaire, une qualité artistique de grand niveau. Le film Loves Me, Loves Me Not de Fabienne Abramovich est par exemple le travail de plans rapprochés qui nous permet d'appréhender une forme de familiarité avec les personnages tout en les écoutant parler du thème très personnel et intime de l'amour et de la conception qu'ils en ont. ».

LE CINEMA DOCUMENTAIRE de A à Z Jean-Pierre Carrier - Visions du Réel - avril 2016

Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont parisiens, ils aiment faire la fête dans les belles nuits d'été le long des canaux de la capitale et surtout ils aiment l'amour. Ils aiment en parler dans cette atmosphère feutrée si propice aux confidences. Le film nous montre qu'ils en parlent avec un grand talent, un grand sens de la nuance et une sincérité quelque peu stupéfiante. Comme si les adolescents et les jeunes adultes d'aujourd'hui ne connaissaient plus les conventions sociales qui faisaient de la sexualité un tabou indépassable, ni la pudeur qui réservait à la sphère de l'intimité personnelle l'expression du sentiment amoureux.

Le film décline sous une multitude de formes la question fondamentale : qu'est-ce que l'amour ? Une réponse unique est-elle possible ? Le film propose plutôt un ensemble d'éléments vécus, de remarques ponctuelles puisées dans les expériences des uns et des autres, des couples d'amoureux qui se regardent les yeux dans les yeux, ou des amis dont chacun attend des conseils de l'autre et n'hésite pas d'ailleurs à en donner. S'élabore ainsi un petit répertoire des questions existentielles qui caractériseraient cette jeunesse amoureuse bien insouciant et d'un romantisme qu'on aurait pu croire d'un autre siècle. Comment sait-on qu'on est amoureux ? Comment sait-on que l'autre est amoureux de soi ? L'amour est-il une passion qui submerge, qui transporte, qui transforme ? Et quelle place la tendresse peut-elle y occuper ? Des questions éternelles. Mais auxquelles chacun croit pouvoir apporter sa réponse personnelle, pas forcément originale, mais sincère et donc authentique.

Un film en tout cas bien agréable à regarder. Les lumières de la nuit ont de multiples reflets sur l'eau du canal. Et la débandade sous les trombes d'eau de l'orage qui met fin au deuxième chapitre n'enlève rien à la bonne humeur générale. Un film aussi bien agréable à écouter, puisque la parole ici est reine. Une parole spontanée, sans retenue parfois, sans tabous en tous cas, des échanges où chacun écoute l'autre et où tous donnent l'impression de se comprendre. Ceux qui parlent de leur ex ne le font jamais dans le registre du reproche. Et si l'amour conduit parfois à des déceptions, la vie se charge bien vite de les réparer. Un monde vraiment idéal ! Mais cette jeunesse n'est-elle pas un peu trop idéalisée ?



METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

Genève, le 12 octobre 2016

Sylvianne Fioramonti, Enseignante Cinéma

Impressions d'une nuit d'été, au bord de l'eau. C'est Paris vivant qui se donne à voir. Le film de Fabienne Abramovich arpente les quais entre les promeneurs qui flânent, s'embrassent, se parlent. Un seul sujet retient son attention : l'amour décliné sous des angles multiples.

"Loves me, loves me not" est un film sur l'amour, qui révèle une forme dramatique sans pareil à ce documentaire ; il rejette le principe de l'interview et du reportage. On note l'absence de voix off, interrogative, descriptive, au ton intrusif dans le déroulement des discussions.

L'écriture de Fabienne Abramovich est originale et forte. Elle met les personnages en situation de parole, sans jamais porter un regard voyeur. Libres et expressifs, les hommes et les femmes rencontrés au hasard crèvent l'écran. Leurs gestes, leurs mots sont justes, comme si on avait affaire à des acteurs chevronnés. C'est là tout le savoir faire et la maîtrise du propos de la réalisatrice.

Au fil des plans, la caméra arrête son regard posément sur les protagonistes.

Du contraste entre l'agitation ambiante et la maîtrise de la caméra naît une tension palpable et un style construit qui déploie une trame lisible tout au long du film.

Un seul personnage, passe d'un groupe à l'autre et permet de tisser le lien entre les différentes séquences d'une manière subtile. Le spectateur, lui aussi en balade, est pris dans le tourbillon de la vie, sans jamais perdre le fil.

L'atmosphère magique de la nuit est rendue par les éclairages et cadrages qui donnent une note intimiste au flot de vie débordant et bruyant.

Quant au propos sur l'amour, il est survolé avec profondeur et légèreté, comme une sonate de Bach dont les notes s'égrènent dans la nuit parisienne, délicates et impératives, à l'instar du sentiment amoureux.

Un film remarquable pour son propos résolument à contre courant. Qui ose encore parler d'amour aujourd'hui ?

THE FILM PROSPECTOR - April 17, 2016 / by Tara Karajica

<http://thefilmprospector.com/vdr-2016-loves-me-loves-me-not-lets-talk-about-love/>

VdR 2016. Loves me, Loves me Not : « Let's Talk About Love »

« ...During the summer, hundreds of people gather on the banks of the Ourcq Canal in Paris. They picnic, play boules, drink with friends in an intoxicating stream of words and in an atmosphere so characteristic of summer nights in the city of lovers. The film makes us roam the banks, go with the flow, circulate from one group to another at the whim of discussions, and meet strangers. Whether these conversations are serious or light-minded, a single subject attracts the attention of Fabienne Abramovich : love, amongst the little everyday trivia and grand philosophical considerations. A dozen couples, lovers or friends, wax poetically and spontaneously, without worrying about the camera that attentively observes them. They try to understand the feeling of love, to explain the emotion and desire, to share intimate experiences and to defend love as an empirical experience. They talk rationally of the most irrational of subjects.

The film is divided into three different chapters. The first one, titled after a verse of one of the most famous arias of Bizet's *Carmen*, « *Si tu ne m'aimes pas, je t'aime* », examines love as a feeling. The second one, titled after a quote about passion from Racine's *Phèdre*, discusses physical love and, the third one, once again taken out of *Carmen*, is titled « *L'amour est un oiseau rebelle* » and tackles rebel love – here, more specifically, gay and forbidden love. The director uses these cultural references to divide her film according to the different levels of love. Therefore, love is discussed and analyzed here on three different levels and divided into three different themes related to love. The camera follows Pablo who walks and talks with random people – couples, old(er) and young(er), friends, men and women, who talk and reflect about love, share their experiences, feelings and opinions – both good and bad – on the subject of love and its various and varied subtopics.

These include heartbreak and the subsequent separation and aftermath, passion, sex, past relationships, children, the notion and possibility of loving someone various times and loving more than one person, the beginning of a relationship, fears, actions and reactions, mistakes, assumptions and the eternal daunting question : What is love ? All these conversations draw out key words, notions and adjectives related to love, such as « absolute », « fun », « date », « shivers », « stakes », « feeling », « veto » that appear on the screen after the exploration of a particular question.

Moreover, the film tackles the subject of the new playground of love : internet and technology, both of which have set a new game with new rules and have entirely reshaped the concept of love. In that, *Loves Me, Loves Me Not* paints a faithful portrait of love in modern times. But, ultimately, not much has actually changed. The questions and worries remain eternal. Indeed, love is universal yet personal, therefore different, and this is exactly what this documentary wants to show. Love is an age-old feeling and notion that has been around forever, in many shapes and forms. Countless books, plays, poems and songs have been written about it. Countless films have been made about it. And, everyone has felt or experienced at least one of the topics discussed here at least once in their life and that is exactly what makes this film real and authentic. The viewers can and will absolutely and undoubtedly relate. And, here lies the power of this film. It will make them think about love, examine and rethink their relationship to and with it. It is almost cathartic.

The film is nicely executed. However, the parts where it merely observes the behavior of people performing some rituals of love such as kissing and hugging, on the banks of the canal – in an almost voyeurist manner – proves a bit tiresome but it nevertheless succeeds in marvelously capturing the inherently summery and careless atmosphere of the environment, from the crooning and improvising of a song about a phallus, people dancing and swimming, to a young woman playing the trapezist and walking on a rope, which on another symbolic level perfectly epitomizes love (and its intrinsic dangers) : to love is to fall...

The film is actually highly symbolic. It also captures people's behavior when it rains and what it does – it brings people together, washes everything away and creates new possibilities. But, the film ends on a wintery note, showing us the desolation of the banks in winter, with a voice-over of Guillaume Apollinaire's poem *Le Pont Mirabeau*. And, that symbolism takes us to the eclectic and interesting choice of music that ranges from Verdi's opera *La Traviata* to a song by the Turkish singer Tarkan, that famously simulates the kissing noise. Indeed, culture is not only present in the form of music and extracts of songs, plays and poems but also figures in people's conversations, like for instance the allusions to Baudelaire and his views on love. But, also, Paris plays here an important role as the city of lovers. As a matter of fact, according to one of them, it is the perfect place to start a romance. Furthermore, the title of the film «*Loves Me, Loves Me Not*» or «*Un peu, beaucoup, passionnément*» in its original version, is perhaps the best illustration and summary of the film, alluding to the very romantic - and maybe even outdated now - action of stripping a flower off its petals in order to find out whether one's love is required or not.

Through girl talks, boy talks, couple talks, friends talks, *Loves Me, Loves Me Not* is a highly symbolic but also original, insightful, observational, philosophical, thought-provoking and almost therapeutic film on the topic of love. It will make us rethink our past and present relationships and stands on different notions related to love. It will take us on our own personal rant on love. And, that is not only formidable but sometimes also necessary...



METALproductions, 24 ans d'histoire

ARTS VIVANTS

METALproductions a une longue histoire et un parcours conséquent dans le domaine des arts de la scène. METAL a produit entre 1991 et 2001 une vingtaine de créations chorégraphiques, dont plusieurs ont tourné dans des festivals étrangers. Ces créations ont fait l'objet d'un soutien financier régulier et d'une attention particulière de la presse et du public.

LE CINEMA

Après plus de 20 ans d'activités consacrés au spectacle vivant, METAL s'est tourné vers le cinéma et a produit trois films documentaires de Fabienne Abramovich.

2004 - Dieu sait quoi, 59' - 2008 - Liens de sang, 84' - 2016 - Loves me, Loves me not, 77'

Distribution en suisse - ADOK Films en suisse (2016 et 2017). Exploitation RTS dès 2017.

Ces films sont édités en DVD, sont en vente à la FNAC et dans les librairies spécialisées de Suisse Romande.

Lien min site « Loves me, Loves me not »

http://www.abramovichfabienne.ch/minisite_unPeuBeaucoup/index.html

Fabienne ABRAMOVICH

Née à Paris le 15 mai 1959. Vit à Genève depuis 1981.

1970 - 2015

Éducation sportive intensive, championnats internationaux (sport de combat, gymnastique artistique et athlétisme). BAC B (sciences politiques, économiques et sociales) et une année d'étude philosophique à l'université de Vincennes à Paris jalonnent son parcours avant de se consacrer aux Arts de la scène. Depuis des nombreuses années, Fabienne Abramovich s'engage pleinement pour la défense des arts de la scène et de l'audiovisuel. Elle enseigne et participe également à de nombreux projets artistiques.

1980 - 2001 Comme chorégraphe, Fabienne Abramovich signe une vingtaine de créations chorégraphiques et participe à de nombreux projets artistiques.

2004 - Dieu sait quoi, 59' - Festival International de Cinéma Visions du Réel à Nyon (CH) et à la Cinémathèque Suisse, 2005, Festival International Filmmaker, Milan (Italie). Le film a été projeté à Paris et dans diverses salles pour des projections spéciales en Suisse Romande.

2008 - Liens de sang, 84' - Festival International de Cinéma Visions du Réel à Nyon (CH), en 2009 aux 44es Journées de Soleure (CH) - en 2010, au Festival du Film de Mumbaï (Inde) et Festival du Film Indépendant de Nanjing (Chine).

2016 - Loves me, Loves me not, 77' - Festival International de Cinéma Visions du Réel à Nyon (CH). Distribution ADOK Films en suisse en 2016 et 2017. Exploitation RTS dès 2017.

S
S
A

Société Suisse des Auteurs

**LE JOURNAL DE LA SSA N° 117 ÉTÉ 2016
NOS MÉTIERS**

PLEINS FEUX SUR UN(E) AUTEUR(E) DONT LA PRATIQUE
PROFESSIONNELLE EST SINGULIÈRE
ET NOUS RACONTE LA RICHESSE ET LA COMPLEXITÉ DE
NOS MÉTIERS

Le journal de la SSA



© Denis Ponté

METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

Fabienne Abramovich ou l'expression de la poésie du lien

Si Fabienne Abramovich aime faire émerger les mots, transmettre la parole nue des protagonistes de ses documentaires, c'est qu'elle porte en elle un besoin d'exprimer qui lui est vital. Elle l'a fait en dansant et en chorégraphiant, aujourd'hui elle utilise le cinéma. Enfant d'un non-dit, d'un secret de famille, elle a été élevée par son beau-père qui lui a donné un nom à consonance juive et polonaise après la guerre d'Algérie, alors qu'elle est à moitié algérienne. Sa mère lui avait caché cette part d'elle-même. Elle est adolescente quand elle découvre sur le livret de famille qu'elles sont deux dans la famille à ne pas porter le même nom que leur petite soeur. Plus tard, la jeune fille saura qu'elle a aussi un demi-frère en Algérie. Son père biologique est reparti en Algérie à la fin de la guerre en 1962 après les accords d'Evian. «J'ai dû aller à l'hôpital me faire soigner pour une grave décalcification osseuse. Quand je suis revenue, mon père biologique n'était plus là. Mon beau-père m'a adopté. Il a voulu m'élever comme une femme qui est un homme. Qui a la légalité d'un homme. Féministe avant l'heure, il m'a donné beaucoup.»

Une force qui s'exprime notamment dans ses combats sociaux. L'un des plus emblématiques est son solo longuement dansé au début des années 90 pour Sarajevo contre l'épuration ethnique. Le plus récent s'incarne avec «La Culture Lutte», le mouvement qui s'est formé récemment contre les coupes linéaires dans le tissu culturel genevois. Il vient d'obtenir de voter sur deux référendums.

METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

Fabienne Abramovich l'a confié à la Tribune de Genève, l'enjeu de ce double référendum est aussi un message de société: «Il s'agit d'expliquer aux Genevois l'importance de la culture aujourd'hui: un véritable service à la population. La question de fond est la suivante: «quelle culture souhaitons-nous?»

Oui, la réalisatrice ne lâche rien. Et la culture elle y tient. Un désir de faire bouger les choses et de les transformer d'abord traduit par une envie de bouger tout court. «Quand je suis rentrée à la maison après deux ans d'hôpital, je voulais qu'on me laisse tranquille. Je m'enfermais dans une pièce et je voulais danser pour découvrir mon nouveau corps! Voyant cela, ma mère m'a emmenée à l'Opéra de Paris. J'y ai passé les tests d'entrée, mais elle ne pouvait pas payer les cours. Alors, j'ai fait de la gymnastique artistique...» Plus tard, elle étudie les sciences politiques au Lycée Paul-Valéry situé hors de sa zone scolaire. «Je me suis battue pour y entrer envers et contre tout. On y évoquait des artistes dont je n'avais jamais entendu parler. J'ai découvert de nouvelles passions. Diverses formes d'engagement social.»

A 20 ans, elle arrive à Genève où elle s'intéresse à la danse contemporaine, toujours poussée par son besoin de danser et un irrépressible goût d'apprendre qui la stimule encore pour entreprendre aujourd'hui. Pendant dix ans, la jeune femme parcourt l'Europe et les Etats-Unis pour se former en danse.

De retour à Genève, cinq danseuses fascinées par sa technique de danseuse lui demandent de les mettre en scène. Elle devient chorégraphe sans vraiment s'y être destinée.

Ce sera pareil pour la réalisation. Léo Kaneman, fondateur du Festival Cinéma Tout Ecran, entend dire qu'elle a recueilli les témoignages émouvants de personnes âgées. Il a déjà vu quelques vidéos réalisées pour ses spectacles et pense qu'elle tient là un vrai sujet de film. «Le chemin pour faire ce premier film a été extraordinaire: lire, voir des films vidéo, apprendre le montage, travailler avec toutes sortes de gens... J'adore les challenges, sinon je m'ennuie. Alors, après ce premier opus, j'ai poursuivi l'expérience...» Pour continuer l'aventure, certains principes lui sont fondateurs: «Il faut être dans une volonté d'affirmation personnelle. Se regarder et se considérer avec les autres sur la longueur, malgré l'adversité. Il n'y a que le travail qui compte. Il permet de dire ce que tu es et ce que tu fais. Le public est très important car mes films ont des sujets tout public, même s'ils sont pointus, voire radicaux dans leur forme.

Le journal de la SSA

Sensible, engagée et dotée d'une volonté inextinguible d'apprendre, l'ancienne chorégraphe devenue réalisatrice structure ses films comme des chorégraphies.

Fabienne Abramovich se passionne pour la vie des autres et ça se voit. Elle les aime, ces femmes et ces hommes rencontrés au fil des jours pendant un an, deux ou trois pour son cinéma documentaire. L'oeil de sa caméra est empathique quand il se penche sur des êtres humains évoluant dans un lieu unique comme si c'était une scène. Un souvenir de sa période pré-cinéma car cette Parisienne devenue Genevoise reste singulière dans l'univers du film romand. Chorégraphe avant d'être réalisatrice, elle a conservé de sa pratique précédente, le besoin de donner toute son attention à la structure de l'espace tout en s'attachant à la finesse des transitions entre les personnages et à la qualité de leur présence. L'importance de la cadence pour donner du sens. Le poids d'une partition composée d'images fortes et plus légères, empreintes de poésie.

© Corinne Jaquiéry

FABIENNE ABRAMOVICH, UN PARCOURS EN COHÉRENCE

Le journal de la SSA

Naît à Paris, pendant la guerre d'Algérie (1959), de père kabyle et de mère française. Elle est adoptée par son père, Claude Abramovich: il lui donnera son nom. Elle s'installe à Genève en 1980. Elle y étudie la danse contemporaine auprès de Danièle Golette et Marilou Mango et suit les cours de Noemi Lapzeson. Elle se forme aussi à Amsterdam et à New York. Ses pédagogues sont Pauline de Groot, Simone Forti, Steeve Paxton, Nina Martin, Julyen Hamilton. Elle prend des cours chez Merce Cunningham et Trisha Brown. Dès 1982, elle chorégraphie et fonde METALproductions en 1991. Elle signe une vingtaine de créations et participe à de nombreux projets artistiques transversaux. En collaboration avec le réalisateur Harold Vasselín, elle réalise *La Botanique* (1993), une vidéo-danse primée par le Département de l'instruction publique de Genève, section cinéma. L'image devient prépondérante dans ses dernières chorégraphies.

Elle prend la caméra en 2001 et réalise son premier film documentaire *Dieu sait quoi* en 2004. Au fil de son parcours professionnel, elle s'engage aussi politiquement, comme en témoigne la création, lors de la guerre des Balkans, de *La Danse des aveugles* (1993), un solo de danse sous-titré *Hier, l'épuration juive, aujourd'hui la Yougoslavie*. Depuis 1997, elle est également active dans le cadre d'Action-Intermittents, association de défense du statut des professionnels des arts de la scène et de l'audiovisuel et pour diverses autres associations à Genève comme «La Culture Lutte», qui s'oppose à la désintégration du tissu culturel pour des raisons d'économie.

METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

Elle a initié «Les filministes», un groupe de femmes des métiers du cinéma qui souhaite une amélioration de la place des femmes dans le cinéma suisse romand et helvétique.



Chorégraphie F. Abramovich *La Danse des aveugles*, 1993 © Muriel Biollaz

Exploitation

Suisse romande en automne 2016

Suisse alémanique en hiver 2017

Exploitation RTS été 2017

Lien mini site « Loves me, Loves me not »

http://www.abramovichfabienne.ch/minisite_unPeuBeaucoup/index.html



Distribution / Presse

ADOK Films

José Michel Buhler

0041 22 566 53 33

adok@adokfilm.ch

METALproductions

C.-Evelyne Grandjean et Fabienne Abramovich – Case Postale 205 - 1211 Genève 7 CH / +41 76 319 80 63 - info@metametalproductions.ch / www.metametalproductions.ch

28